

Pierre Fauré quitta la capitale par l'express de neuf heures et demie du matin qui partait de la gare d'Austerlitz. On était le 2 août. 11 pleuvait sans discontinuer depuis trois jours, et dans la nuit qui précéda son départ, il s'était réveillé toutes les deux ou trois heures — et chaque fois il avait entendu les feuilles mouillées du grand châtaignier bruire sous sa fenêtre. Il trouvait absurde l'idée de partir en vacances : subir le déluge ici, à Paris, ou dans un trou perdu à des centaines de kilomètres... Mais le billet était acheté, il fallait partir, sans se demander si ce voyage tombait bien ou mal à propos.

C'était un pur hasard. Pierre serait certainement resté à Paris si, deux semaines auparavant, il n'avait rencontré François, celui que ses camarades de lycée avaient surnommé « Zisel », qui était devenu journaliste. Il l'avait invité à prendre un café ; ils s'installèrent à une terrasse et la conversation s'engagea.

— Comme le temps file, dit François. Où vas-tu cet été ?

— Nulle part. Je reste à Paris.

— Pourquoi ?

Pierre haussa les épaules : il n'avait aucune envie de bouger.

— J'ai une idée, reprit François, viens chez moi. Tu seras logé, et pour ce qui est de la nourriture, on partagera les frais. Je passe mes étés au diable vauvert : pas âme qui vive, rien que la forêt et la rivière. Qu'en dis-tu ?

Quelques années plus tôt, expliqua-t-il, il avait reçu en héritage un lopin de terre dans un coin du Midi : une poignée d'arbres, un puits, une maison délabrée, plus une dépendance.

— Pas grand-chose en matière de distraction, mais un silence extraordinaire, sauf le soir, quand les grenouilles se mettent à coasser dans l'étang. Pas de gaz, pas d'électricité. On se retrouve au XIV^e siècle, sans radio, sans journaux, sans revues. Des arbres, de l'herbe, de l'eau — c'est tout. Et cette espèce de caverne où tu logeras : des murs raboteux, un sol en terre battue et un tabouret bancal — qu'en dis-tu ?

Contrairement à ses habitudes Pierre donna son accord, tout de suite, sans réfléchir.

Quelques jours plus tard il regrettait déjà sa décision, mais on ne pouvait plus joindre François : il se trouvait à Orléans et reliait directement le Sud, sans repasser par Paris. Le billet était acheté, la valise était bouclée — et en ce 2 août Pierre roulait donc en direction du

trou que son ami lui avait décrit.

Pierre partageait le compartiment avec un vieux paysan accompagné de ses trois fils — des hommes taciturnes, aux visages et aux mains hâlés, engoncés dans des costumes de ville sans doute achetés dans quelque prêt-à-porter local —, et une grosse matrone flanquée de ses deux enfants : la gamine, un vrai laideron âgé d'une dizaine d'années, somnolait ou feuilletait un livre d'images, quant au garçonnet qui devait avoir sept ou huit ans, il n'arrêtait pas de jacasser :

— Maman, regarde, une locomotive ! Pourquoi elle marche pas ? dis, maman. Et le mécanicien, où il est ? Ah, le voilà ! Et voilà le chauffeur ! Et le contrôleur !

Pourquoi notre locomotive ne siffle pas ? Regarde, maman, une maman avec sa fille ! Et voilà le porteur ! Tu-tu-tut, la locomotive va faire tu-tu-tut ! Mais pourquoi on reste là ? Tu-tu-tut ! Le train va partir, attention au départ ! Non, pas encore !

Et la mère de répondre : « Oui, mon petit chou... Non, mon petit chou... Oui, mon petit chou... Non, mon petit chou... » Les faces tannées des paysans semblaient de marbre. Pierre sentait monter l'agacement en entendant la voix du gosse énoncer ses niaiseries, mais il se taisait, comme eux. Il sortit du compartiment ; le couloir était bondé : des voyageurs assis sur leurs bagages barraient le passage ; un soldat s'était tout bonnement couché sur un journal qu'il avait étalé par terre. Le wagon tanguait au rythme régulier de la marche du train. Pierre baissa les yeux : près du coude gauche du militaire, sur la feuille de journal, on distinguait les mots « crime passionnel » ; les lignes suivantes se perdaient quelque part entre les reins et le dos, et, bien plus bas, pointait l'angle d'une colonne où on pouvait lire : « La noyée de la Loire est enfin identifiée. Il s'agit de... »

« — Tu-tu-tut !

— Oui, mon petit chou.

— Regarde, maman, il pleut !

— Oui, mon petit chou. »

Derrière les vitres embuées, filaient des clôtures dégoulinantes de pluie, des gens avec des parapluies marchant sur une route qui surgissait puis disparaissait, des oiseaux perchés sur les fils télégraphiques. Il faisait frais et humide. Pierre regagna sa place, au fond, coincé contre la matrone qui ne lâchait pas son tricot. Avec un canif, les paysans découpaient du pain et du saucisson qu'ils mangeaient au fur et à mesure tout en buvant du vin rouge que les cahots du train menaçaient sans cesse de renverser.

De l'autre côté de la vitre, à travers une brume gorgée d'eau, fouettée par la pluie

interminable et lacérée parfois par les bribes de fumée blanche que lâchait la locomotive, s'esquissaient les taches délavées des champs, qui s'effaçaient aussitôt. Dans le compartiment flottait l'odeur coriace du fromage auvergnat mêlée à celles du vin rouge et d'une denrée avariée que Pierre ne parvenait pas à identifier et qui l'incommodait. Il ressortit, demeura un long moment dans le couloir, puis, fatigué, rejoignit sa place, s'assit et ferma les yeux.

Sans qu'il y pense, comme malgré lui, la cadence monotone du train emprisonna son attention. Puis, brusquement — il ne sut jamais pourquoi —, le petit livre cartonné que son père lui avait offert pour ses neuf ans surgit devant ses yeux, un livret de caisse d'épargne où s'inscrivait une somme de cent francs. Son père, à cette époque — et son souvenir lui offrait l'image d'un monsieur corpulent, dont les bajoues ne paraissaient jamais ni mal rasées ni rasées de près, vêtu d'un costume trop large, une canne ou un parapluie à la main —, son père donc, à cette époque, accordait une importance énorme aux caisses d'épargne. Cela ne dura guère et, du reste, ce fut un intérêt purement théorique, qui trouva sa place dans ce que son père appelait l'« évolution des principes », sujet de prédilection de ses intarissables discours. Quelques mois plus tard, il soutenait que l'épargne était un attrape-nigaud qui jouait de la crédulité et de l'avarice des hommes. En outre il n'avait pas d'argent, ni sur son compte d'épargne ni ailleurs, bien qu'il travaillât dans le commerce et qu'il s'affligeât constamment du manque de fonds de roulement. D'une volubilité prodigieuse, il était capable de disserter avec flamme sur n'importe quel thème, de la gastronomie à la littérature en passant par le prince de Galles, le capitalisme, la danse classique, la politique, la littérature et les courses de chevaux. Il avait sur tout cela les idées les plus vagues, mais qu'importe ! Chacune de ces questions n'était qu'un prétexte qui devait lui permettre, à lui, Albert Fauré, de faire usage de cette curieuse énergie, purement verbale, qui le galvanisait. Un jour, à sa femme qui, une fois de plus, lui reprochait sa faconde, il lança :

— Ma chérie, crois-moi : si je tourne taciturne, ce sera fort mauvais signe. Prends-en bonne note !

Pourtant, lorsque cela arriva, quelques années plus tard, personne ne se rappela ces paroles prophétiques. Il cessa de parler, n'ouvrit pas la bouche pendant des semaines, laissant échapper, de temps à autre, un profond soupir. Bien avant que son entourage l'eût compris, il s'était rendu compte qu'il était en train de mourir, et, seul face à cette perspective, il n'avait plus rien à dire : tous les mots se révélaient inutiles. Il n'y songeait pas, n'envisageait aucune espèce de dialogue imaginaire et futile avec la mort ; il sentait qu'elle approchait, irrésistiblement, et attendait la fin dans un état de terreur permanente et hébétée qui avait

complètement anéanti toute velléité d'exprimer quoi que ce fût. Pierre se rappelait parfaitement les moments pénibles où on l'obligeait à rendre visite au mourant, les volets mi-clos, les contours indistincts des objets et l'odeur forte qui émanait du malade. « Va le voir, lui glissait sa mère d'une voix précipitée, tu sais qu'il en sera ravi. Dis-lui qu'il semble aller mieux aujourd'hui, ça lui fera plaisir. Pierre se demandait si elle se rendait compte combien ses propos sonnaient faux, mais il s'exécutait et répétait, chaque jour, ce qu'elle voulait qu'il dît, sans jamais obtenir de réponse : sa présence ne changeait rien au mutisme de son père. Il était évident que le voir ne procurait aucun plaisir au malade ; de même qu'il était certain que, depuis longtemps déjà, le mot « plaisir n'avait plus de sens pour lui, qu'il ne le comprenait pas. Pendant sa maladie, une barbe épaisse et noire avait envahi ses joues, le rendant méconnaissable. Quand il mourut et que Pierre le vit pour la dernière fois, il dut faire un effort pour se convaincre que ce visage jaune, émacié et barbu, étranger et fantomatique dans son immobilité, était celui de son père, Albert Fauré. Plusieurs mois plus tard, alors qu'il y repensait, dans sa solitude, Pierre se souvint brusquement du jour où, descendant le boulevard de Sébastopol — il avait alors douze ans —, il avait aperçu son père assis à la terrasse d'un café. Il ne se ressemblait guère ; son regard paraissait enjoué et aveugle. À ses côtés était assise une dame, jeune et opulente, vêtue d'une robe verte, qui riait sans discontinuer. Quand Pierre fut tout près, son père le saisit par la manche, l'attira vers lui — l'odeur du vin se mêlait à une autre, qui évoquait la pharmacie — et énonça :

— C'est Pierre, mon fiston, un brave garçon. (Puis il ajouta, en se penchant à son oreille :) Tu ne diras à personne que tu m'as vu, promis ?

Deux jours plus tard, en plein milieu d'un de ses monologues vespéraux, il lâcha tout d'un coup, en s'adressant à sa femme :

— Une génération ne peut comprendre l'autre, tout le monde sait ça. Espérons néanmoins que nos enfants ne nous jugeront pas avec trop de sévérité.